

DE LA SERIE, CHEZ FRANCIS PELLERIN.

Une ruelle à dominante rouge. Le tracé vert cernant les formes donne figure à une rue étroite, écrasée d'un soleil qu'on ne saurait situer : hors les murs, hors la toile. Des pignons aux façades, du sol aux murs, la lumière vibre et rebondit, tandis qu'une découpe humaine, à peine une ombre, improbable à cette heure, va son chemin... le lourd silence d'une heure chaude... l'Espagne ? « mon Espagne » ne se sent pas trahie.

La toile change. L'heure d'un petit matin- ou serait-ce d'un soir?- le dessin est le même : les maisons, les percées de lumière, la forme humaine... Cerné rouge des choses. Le ruban de lumière s'impose davantage à l'angle des maisons, davantage massives. Discrètement présente la silhouette se glisse dans le frais du matin ou de l'ombre enfin là. L'air ambiant se fait net... limpidité... fraîcheur... quand le village s'ensommeille ou se repose encore... pour un peu une odeur, ou bien un aboiement venu ponctuer l'espace...

L'expérience se poursuit autant de fois que se suivent les toiles... les multiples possibles s'y jouent et s'y rejouent avec le même et l'autre, orchestré par un dessin constant mais de couleur changeante. Les éléments mis en lumière interprètent le jeu, d'une toile à l'autre.

Jeu de rapports ? Musique ? Variations sur thème ? Ou, pourquoi pas, « Série » ?
« Peinture sérielle » ?

Dessin, couleurs, tracé, rapport de couleurs choisies pour exprimer les multiples possibles... événement de la Série en peinture ?

quoi qu'il en fut... merveilleux de goûter dans l'abondance cette harmonie des choses et des heures sans cesse renouvelée !

Abondance ou multiplicité ? Comme un regret qui sourd...

Rien de semblable cependant à l'effroyable épreuve de la prolifération...

Un instant le bonheur plein de l'abondance d'abord reçue, s'inquiète . La Série : une façon de se reprendre- de s'y reprendre?- là où l'oeuvre magistrale intense aurait pu, aurait dû suffire ? N'était-elle pas promesse, vie ?

S'agit-il d'une lumière d'été, voire de « la » lumière révélée par le jeu des possibles, objet visé et convoité dans un rapport sériel ? S'agit-il bien de cela quand bonheur est au fond de céder à l'invite ! Non pas pour s'y dissoudre et avec soi le monde ; mais pour s'y rencontrer autre qu'on se croyait, s' éblouir de lumière, y découvrir un monde tout vibrant de lumière... comme par bonheur !

Etrangère, étrange et pourtant familière : une peinture souvent surprend mais parfois... elle vous parle.

« Vous parle » ? mais de quoi donc ? De quoi donc que vous ne pourriez dire, que vous n'accepteriez de dire, de vous raconter si par bonheur vous pratiquiez la peinture, plus encore « cette » peinture ?

Etait-ce bien l'Espagne ? Question vaine et même davantage : question impertinente ! C'était « mon » Espagne : ou plutôt c'est ainsi que je dirais l'Espagne si par bonheur m'était donné de parler « ce » langage.

Au fond qu'elle soit sérielle ou répétitive, qu'importe. Mais cette peinture qui prend des libertés n'est-elle pas au tournant d'une Histoire ? Non plus une peinture qui se conçoit comme signe sur les brisées de la représentation de l'objet et de l'espace- Non plus d'ailleurs une peinture qui se croit expressive d'une intimité voilée et révélée ni davantage une peinture qui croit prêter sa voix à quelque idée ou sentiment cherchant son héraut. Mais une peinture qui s'adresse à nous, comme une parole, sensible qu'elle s'adresse à l'autre « au regard qu'il

aura » (F.P), qu'elle s'y livre avec les seuls moyens de la peinture comme se livre au dialogue la parole adressée. Une peinture qui admet qu'aucun sens ne soit enclos en elle, mais toujours à surgir d'une rencontre possible.

Alors « œuvre ouverte » ? Oeuvre ouverte au regard empreintant des chemins disposés , déjà là, pour retrouver un sens ? L'actif du regard serait-il de redire ? Nul sens à retrouver non pas dire ou redire mais parler de concert. Entrer en peinture. Faire une rencontre que, pour soi, on innove avec les seuls moyens de la peinture. Comme l'artiste lui-même, s'éprouver en peinture... et puis... et puis...

« Voici...
comment le dire ?
Cette perte de vue
où les choses en retour
ne trouvent nom qu'après » (F.P

La Série simple stockage d'oeuvres parentes mais dont la différence autant que le rapport supporterait l'enjeu ?

Ou plutôt, davantage, occasion renouvelée de rebondir d'une œuvre à l'autre ? Aucune logique de la couleur suffirait par avance pour structurer l'ensemble. Le peintre le sait bien...

Sur une toile blanche, un tracé rouge , un tracé vert.... et puis après ??? Là tout commence. Nulle antécédence ni de la chose ni du sens sur l'oeuvre à naître, sur l'oeuvre à faire. L'oeuvre advient dans un faire : comme une transaction, comme une transgression aussi où ce que l'on cherchait s'ignore, rebondit autre qu'on le croyait et trouve sens... après !

La Série ? Trace d'un mouvement de peindre où le peintre lui-même s'éberlue de lumière, tente ce qu'il ne sait, hormis sa compétence. Trace d'un mouvement de peindre, chaque toile est un problème et non simple exercice, même si on y excelle. Et dans la solution , oh combien tâtonnante, à l'approche incertaine, l'aperçu déchirant de ce qu'on abandonne.

Un tracé rouge... un tracé vert... chance de voir advenir ce qui, entre'aperçu, s'offrait comme gageure...un risque que l'on prend, comme on prend la parole, de trouver en chemin la chose jamais vue, autre qu'on l'attendait.

Extraits de l'article écrit en 1982
par Monique Merly.

«Ruelle avec homme» Espagne



Acrylique sur toile 92 x 65 1975
Collection privée. Photo : Haude Pellerin



Acrylique sur toile 92 x 73 1972
Collection privée. Photo : Haude Pellerin



Acrylique sur toile 92 x 65 1975
Collection privée. Photo : Haude Pellerin



Boule polychrome, métal soudé L 30, H 50. 1957.
Collection privée. Photo : Haude Pellerin



Structure déployée, contre-plaqué polychrome L 38, H 40. 1960.
Collection privée. Photo : Haude Pellerin



Gouache en volume, contre-plaqué polychrome L 50, H 43. 1970.
Collection privée. Photo : Haude Pellerin

DE L'ABSTRACTION AU CINÉTISME EN PEINTURE : HYPOTHESES

Ou : on ne peint pas la peinture !

(La série chez Francis Pellerin : suite 2019)

Ne peut-on aller plus loin ? (qu'en 1982)

Certes le dessin figure, par exemple un lieu et une ombre humaine, mais il nous a semblé que le principe même de la série chez Francis Pellerin rompait avec la « Représentation » c'est-à-dire avec le souci de transposer en peinture la Réalité vue ou visible et les émotions qu'elle éveille au gré de différentes lumières (une Réalité invisible car relevant du « sensible » ou de l'intimité du regardant). Il nous faut certainement apprendre à distinguer la « **Réprésentation** » de tout ce que l'on peut ressentir ou concevoir en partant de la réalité vue ou visible, et la **création abstraite** qui nous donne à voir non pas le visible ou l'invisible, mais ce qu'aucun œil, aucune sensibilité ne pourrait percevoir ou imaginer (même en réaction au visible !) Une création qui accueille l'absolument étranger à ce qu'on pourrait penser ou sentir – l'Exovisible – tout le reste est « métaphysique » du visible ou de l'invisible.

Le projet même de la Série chez Francis Pellerin n'en reste sûrement pas à cela ! Nous évoquons un « mouvement de peindre » comparable à une parole qui répond aux propos imprévisibles qui lui sont adressés. Le mouvement de peindre provoque une telle réceptivité. Nous parlions du « rebondir » que la Série permet, et du « passage » d'une toile à l'autre rendu possible, voire impliqué, par la Série : aucune toile – quelle qu'en soit l'exqu Coastité – n'enfermant ce qui se cherche par ces passages. « Passage » ? n'est-ce pas ce qui ouvre le regard aux sculptures polychromes et ne laisse pas figer l'oeuvre dans l'une ou l'autre des faces qui la portent. La Forme est toujours au-delà de ce qui se livre un moment au regard qui l'accueille et l'embrasse, au-delà du « vu ». Un « passage » a certes pour mission d'inviter le regard à quitter le « vu » mais également celle d'introduire ce qu'il ne saurait imaginer. Un « passage » c'est aussi l'union de ce qui se découvre et de ce qui a été vu : union qui les rend indivis.

Alors, regardons. Soit une sculpture polychrome. Ne retrouvons-nous pas de tels passages ? Non pas simplement d'une forme à l'autre (ce qui est perçu dans toute sculpture), mais d'une surface colorée à une tout autre proposition de couleur et de forme : ce qui constituait un élément de la couleur « verse » vers une toute autre proposition de couleur et de forme. Un élément coloré qui se donne à voir dans l'une et l'autre perception les rend indivises, et ainsi suggère le « passage », et l'union tout autant que l'abstraction. Abstraction et union qui soutiennent le *mouvement* du regard qui contemple et aimerait, s'il le pouvait, décliner l'oeuvre totale, mouvante et transcendante.

Ne peut-on risquer l'hypothèse que, dans une Série en peinture, le trait coloré qui cerne le dessin ait la même intention : faire que chaque toile soit à la fois une proposition unique d'harmonie entre les différents éléments figurés et, aussi, une proposition de « rebondir » sur une autre manière de les voir et finalement une proposition de recherche. Recherche de ce qui transcende par nature toutes les figurations mais aussi proposition d'adopter un mouvement qui fut celui du peintre et provoque le regard de celui qui contemple ?

Mon hypothèse concerne les Séries de Francis Pellerin dans la période 1970/82. De la même

façon que le spectateur d'une sculpture en général ne perçoit l'oeuvre qu'en tournant autour, lorsqu'il s'agit d'une sculpture polychrome il passe par des relais peints, traits d'évolution et d'union entre les différentes surprises colorées que la sculpture lui réserve. Francis Pellerin semble avoir cherché sur la toile à transposer ce mouvement et l'abstraction qu'il engendre, en **partant** de cernés colorés et en accueillant l'harmonie créatrice qu'ils génèrent, en **partant** et non comme dans l'oeuvre de Mondrian, par exemple, en parvenant à l'essence du vu.

Cela sollicite la coopération du spectateur qui découvre, son regard changeant d'une toile à l'autre, l'évolution de l'oeuvre, au fur et à mesure de ce changement ! Donc une forme de **cinétisme** en peinture, équivalent au cinétisme en sculpture ; les cernés colorés tenant lieu, en peinture, des relais colorés en sculpture polychrome.

Alors la série chez Francis Pellerin ? Recherche du cinétisme en peinture ? Ce qui rompt assurément avec toute représentation du vu et se double, par essence, d'une certaine abstraction : certes ! Mais davantage : un moment de la recherche de Francis Pellerin en peinture, qui reconduit ou fait écho à la recherche sculpturale ? [voyez les dates : sculpture polychrome autour de 1957, et pour la Série, « Ruelle avec homme », autour de 1974... où l'on perçoit en quoi peinture et sculpture vont de concert]

Quitter le statisme pour introduire le mouvement c'est à dire le cinétisme en peinture. Une manière toute renouvelée de trouver la « chose jamais vue » : jamais « objet » vu ou ressenti, extérieur au « mouvement de peindre ». N'est-ce pas ainsi que s'approfondit la lecture du poème de Francis Pellerin qu'il aimait à redire, dès 1973 :

« Il s'alla promener
comme les chiens sans maître
et trouva, comme un os,
la chose jamais vue »

On ne peint pas la peinture ! Elle exige, seulement (!), du « regardant » qu'il renonce à sa perception ou son souvenir pour consentir au « mouvement de peindre ». Voilà bien la contrainte pour découvrir l'enjeu. **Non pas parvenir à l'Abstraction mais procéder d'elle.** Concrètement en peinture : le cerné coloré provoque le mouvement du peintre tout autant que la quête d'une harmonie unique ; son renouvellement dans une autre couleur, pousse le regard du « regardant » à rompre avec toute représentation qui le précéderait mais en même temps à accueillir l'au-delà du vu ou du ressenti. Plus encore : à concevoir le *mouvement* en peinture. Tout part donc de la couleur du cerné, son renouvellement qui dérange mais aussi qui déclenche une entrée en peinture. De même qu'une parabole n'est pas simple symbole qui se laisserait saisir, mais élève qui sait la lire jusqu'à la Révélation de ce qui ne se peut imaginer, de même une peinture n'est pas à comprendre à l'aulne de nos images toutes humaines mais à goûter et accueillir, sans l'enclorre d'une quelconque façon.

C'est à cela que nous presse la Série en peinture chez Francis Pellerin !

Monique Merly
Novembre 2019